

« Littératures et langues : prémonition et acuité dans les écrits de Mostefa Lacheraf » dans *Mostefa Lacheraf – Une œuvre, un itinéraire, une référence*, Coordination et présentation par Omar Lardjane, AADRESS-NAQD, Alger, Casnah éditions, 2006, pp.167 à 181.

LITTERATURES ET LANGUES : PREMONITION ET ACUITE DANS LES ECRITS DE MOSTEFA LACHERAF

La contribution que je tiens à donner à cet ouvrage d'hommage critique à Mostefa Lacheraf porte sur un domaine peu évoqué par les autres études mais central dans mes recherches et aussi – et c'est la raison de ma position d'« héritière » de la pensée de Lacheraf -, centrale, me semble-t-il, du moins est-ce ainsi que je l'ai toujours perçu, dans les écrits de cet aîné dont on ne peut éviter la lecture qu'on le (pour)suive ou qu'on le contredise : sa fascination et son acuité pour la « chose » littéraire et son instrument essentiel, la langue ! Fascination et acuité qu'il a déclinées sur le versant de la création, du recueil de pièces anciennes, de l'accompagnement préfacier ou d'articles incisifs à ce sujet, dans l'oralité ou l'écriture.

Négliger ce versant de son œuvre pour ne s'intéresser qu'à l'historien des idées et au militant nationaliste, c'est amputer la cohérence et les détours fructueux d'une pensée et d'une sensibilité exigeantes. Ce qui apparaît ou peut apparaître comme des chemins de traverse dans ce « luxe » que serait la littérature, complexifiée, par une percée autrement plus « métisse » - pour utiliser un mot à la mode ! -, ce que des textes politiques, écrits à des moments décisifs et en prise sur une actualité immédiate, peuvent avoir de plus tranché et partisan. C'est aussi participé à l'écriture de l'histoire des intellectuels et de la pensée algérienne, largement défrichée aujourd'hui.¹

¹ - Objectif qui explique l'importance de mes notes où, par rapport à l'expérience singulière qui est la mienne de lectrice de Mostefa Lacheraf, se manifeste la greffe d'autres influences et recoupements, incontournables à intégrer si l'on ne veut pas tomber dans le simple hommage hagiographique et isoler Mostefa Lacheraf de son époque. Ce sont aussi autant de pistes ouvertes à approfondir pour les chercheurs en littérature et langue et pour ceux qu'intéresse l'histoire des intellectuels algériens.

Dans la même perspective, quelques références : le collectif *Penseurs Maghrébins contemporains*, publié par Cérès éditions en mai 1997 et où l'article concernant Lacheraf est signé par Mohamed Sghir Janjar. Notons que, par rapport à mon propos, seule une partie de la position linguistique de Lacheraf est rappelée. Sinon, l'étude s'attache à l'historien du nationalisme et au militant, de façon très intéressante d'ailleurs, pp. 175 à 195. Cf. aussi de Mohammed Benrabah, *Langue et pouvoir en Algérie, Histoire d'un traumatisme linguistique*, Séguier-Atlantica, Biarritz, coll. « Les colonnes d'Hercule », 1999 qui, à mon sens, ne donne pas sa pleine et juste place à Lacheraf en n'analysant pas les articles de l'été 1977 ; de Gilbert Grandguillaume, *Arabisation et politique linguistique au Maghreb*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1983, pp.95-134 qui, lui, analyse cette « crise » réactivée par les articles de Lacheraf.

Cf. C. Chaulet Achour, « Les Galets de l'oued : pour une histoire des intellectuels algériens », *Journal of Maghrebi Studies*, (Cambridge, Shoenhog's Foreign Books, R.A.Hassani), Fall 93, vol.1, n°2, pp.3-20. – C. Chaulet Achour et Naget Khadda, « Qu'avons-nous fait de nos quarante ans ? Eléments d'activité culturelle entre 1962 et 2002 », dans *Europe*, n°Hors série, « Algérie – Littérature et arts », Novembre 2003, pp. 43-95.

Pays de longue peine...

Ma proximité avec les œuvres de Mostefa Lacheraf a d'abord été toute littéraire. Dans l'amphithéâtre de la « Fac. centrale », de l'université d'Alger, rue Didouche Mourad, j'ai entendu pour la première fois le nom de Lacheraf par la présentation que nous en fit Jacqueline Lévi-Valensi en 1964-1965 dans son cours sur « La poésie algérienne de combat », « question d'oral » du programme du CES de Littérature française dans la Licence de Lettres Modernes d'alors :

« Devant l'indéniable beauté de certains poèmes de Mostefa Lacheraf, on se prend à regretter qu'ils soient aussi peu nombreux et qu'ils restent éparpillés dans des revues d'accès souvent difficile. Tour à tour ironique et tendre, Lacheraf témoigne d'une infinie possibilité d'émerveillement au monde, sans fausse naïveté, avec toute la lucidité et le sérieux d'une expérience parfaitement intériorisée.

Son imagination se nourrit souvent de paysages précis d'Algérie – montagne, mer, laurier-rose, ou sables de la dune – mais les anime d'une sensibilité très neuve au contact des choses.

Ce « pays de longue peine qui s'en vient du même assaut invisible chargeant l'espace jusqu'au sommet » est plus qu'un symbole : il est la vie, l'émotion, la souffrance, la vérité de tout un peuple ; mais Lacheraf affirme aussi le sens d'une continuité qui dépasse la notion même de peuple ou de race et devient celle de la vocation humaine vers l'amour du monde. Si précise que soit son évocation, on ne peut réduire à l'Algérie ce « pays de longue peine », pas plus qu'on ne peut réduire au témoignage de la seule histoire algérienne ce cri lancé par toute souffrance, et tout espoir (...)

Ces routes du temps replacent dans le mouvement même du monde chaque amertume individuelle ; cet élargissement de la pensée et de la sensibilité de Lacheraf explique peut-être la fréquence du symbole ou du thème de la marche, des chemins (...) »²

Cette citation déjà longue ne peut se poursuivre ; toutefois, elle me semble utile puisque cet ouvrage est difficilement consultable. On en appréciera chaque terme donnant de l'écriture de Lacheraf la mesure de la complexité de sa personnalité.

Amour du pays, chant à la terre algérienne, il est certain que ce long poème est façonné par cette attention extrême au pays qu'on retrouvera dans d'autres contributions de l'essayiste :

« Lézards et chenilles, fleurs d'armoise, asphodèles vivaces et les pas de la harde sur le silex mat, et le vent éperdu qui tisse et qui retisse. La vie en tapinois se meut dans une douce

² - J. Lévi-Valensi et J-E. Bencheikh, *Diwan algérien*, Alger, SNED, 1967, 255p. (imprimé en France), p. 173. Pour Lacheraf, pp.171 à 176. Le sous-titre de cet ouvrage que j'ai eu l'occasion de signaler comme majeur, dans bien des articles et cours, n'a malheureusement jamais été réédité. Son sous-titre, *La poésie algérienne d'expression française de 1945 à 1965 – Etude critique et choix de textes*, en donne bien l'étendue. Le recensement des poètes (présentation et citations) est précédé de trois textes introductifs très denses. Lorsque J. Lévi-Valensi enseignait le cours dont j'ai parlé en 1964-1965, elle enseignait donc l'enquête en cours, dans tout son aspect vivant. Il n'est pas inutile de rappeler que, pour beaucoup de jeunes étudiants algériens d'alors, la découverte de leur littérature se faisait par elle et qu'il n'y avait pas véritablement encore dans l'université (algérienne ou française) d'enseignement des littératures francophones. Jacqueline Lévi-Valensi, plus connue comme grande spécialiste de l'œuvre d'Albert Camus, est décédée en novembre 2004 à Amiens, la ville où elle et son mari ont résidé après leur départ d'Algérie où la famille Lévi-Valensi avait ses racines depuis le XV^e siècle.

reptation de duvet, de soies animales, de mica, de tendre avalanche au flanc de la dune où glissent les fennecs. »³

Ce poème⁴ a été souvent cité dans des anthologies ou des études sur la poésie de la guerre. Mais, au fur et à mesure des années, ce talent poétique de M. Lacheraf a été oublié. Aussi avons-nous souhaité lui rendre hommage Ali Silem, Dalila Morsly et moi-même en proposant au poète de nous confier ses textes pour une première édition complète en livre d'art, avec l'accompagnement des dessins d'Ali Silem : c'était en 1993... Tout naturellement, si je puis dire, nous avons donné au recueil le titre de *Pays de longue peine*... Il a été publié à 120 exemplaires, le 30 juillet 1994 par J-M. Ponty pour Adélie à Limoges. Le premier poème date de du 2 septembre 1936 et le dernier (le dix-huitième) du 17 janvier 1961.⁵ Plusieurs d'entre eux étaient inédits jusqu'à cette édition d'art.⁶

Dans ce rappel de l'œuvre du poète, il serait juste d'évoquer sa traduction de la poésie féminine de 1953 ; j'y reviendrai plus loin. De rappeler aussi l'inlassable lecteur qu'est Mostefa Lacheraf, lecteur de poètes aussi.

On comprendra mieux alors pourquoi par deux fois, il accepta d'écrire des préfaces aux recueils de deux amis : en 1961 pour *Matinale de mon peuple* de Jean Sénac et en 1963 pour *Algérie capitale Alger* d'Anna Greki. Il en sera question ensuite.

Langue, histoire et littérature du passé immédiat : Domination et résistance

Après ces premiers pas dans la voie poétique où les poèmes de Lacheraf répondait à tant d'autres voix algériennes, je m'engageais dans une thèse qui allait m'occuper plus d'une dizaine d'années⁷ et dont je n'aurais jamais pu penser qu'elle serait préfacée un jour par celui qui a été alors un de mes maîtres « livresques », puisque je ne le connaissais que par ses écrits. Le sujet, tel que je le cernais progressivement, redéfinissait la formulation initiale [« l'acculturation en Algérie »] en une interrogation plus ciblée sur le matériau linguistique imposé par le colonialisme français mais se diffusant de manière ambivalente et resurgissant sous la plume des écrivains algériens en une langue inédite, le français « national » dont on s'approprie est « adapté » aux réalités concrètes,

³ - Cet article est l'occasion de réparer une erreur qui me titille depuis quinze ans ! Dans mon *Anthologie de la littérature algérienne*, éditée conjointement par les éditions Bordas et l'ENAP (1990), la citation de ces lignes a laissé passer un erreur conséquente puisque les « fennecs » sont devenus des « femmes »... p.84. Mostefa Lacheraf me l'a fait remarquée, avec un humour amusé, en me téléphonant pour me remercier de la réception de son exemplaire !

⁴ - Ecrit à Fresnes, le 6 décembre 1960. Certaines pages de son livre *Des noms et des lieux, Mémoires d'une Algérie oubliée*, Casbah éditions, 1998, dans son chapitre IV, « L'entre Hodna-Titteri : berceau de l'enfance » donne à lire bien des pages qui éclairent les lieux où s'ancre la parole poétique.

⁵ - Il a été publié dans le n°2 de la revue *Esprit* en 1962.

⁶ - Encore une réédition à laquelle il faudrait songer en une édition plus accessible au grand public !

⁷ - Et dont le sujet me fut suggéré par J-E Bencheikh qui avait été mon enseignant, en même temps que J. Lévi-Valensi, aux premières années de l'indépendance mais que je réalisais grâce à la lecture vigilante et encourageante du Pr. Roger Fayolle (ENS-Ulm et Paris III), pionnier dans la direction de thèses en littérature sur « le Tiers Monde ».

intellectuelles et culturelles du pays.⁸ Nous savons tous qu'il est difficile de dire comment se joue une influence et comment elle se conjugue à d'autres lectures pour composer notre socle de références. Aussi ne pouvant reconstituer a posteriori cette transmission impalpable, j'ai fait le chemin inverse en allant chercher dans ma thèse achevée et éditée, les citations faites des textes de l'essayiste.

J'ai dénombré une vingtaine de citations qui interviennent à des moments stratégiques de l'argumentation ou dans des conclusions partielles et dans la conclusion générale ; elles sont essentiellement concentrées autour du refus de la vénération du passé pour le passé, de l'appel à sa prise en charge critique et des informations historiques sur le passé colonial (résistance d'Abd-el-Kader, aventure de Léon Roches,⁹ etc.) : ces trois constantes nourrissant tout ce que *L'Algérie, nation et société* mais aussi *La culture algérienne contemporaine*¹⁰ et d'autres articles, lus à la faveur de mes recherches dans des revues dispersées, m'apprenaient à propos de l'histoire lointaine du pays et du Maghreb, à propos de la colonisation analysée du point de vue d'un intellectuel algérien et l'analyse sans concession des défis de l'indépendance autour de la langue et de la culture.¹¹

*A propos de la langue*¹²

La notion de « culture de nécessité » a été essentielle pour la perspective linguistique de ma recherche. Lacheraf la forge en rappelant ce qui était presque inaudible dans les débats autour de l'arabisation et de la « récupération » de la langue « nationale »¹³ à partir de la déperdition que la langue arabe a subie et qu'elle ne pouvait pas ne pas subir :

⁸ - Dans la lignée des travaux de Renée Balibar (mère d'Etienne Balibar, mieux connu des historiens et sociologues) et ses deux ouvrages essentiels, *Le Français national, politique et pratique de la langue nationale sous la Révolution* (en collaboration avec Dominique Laporte), Paris, Hachette-Littérature, 1974 et *Les Français fictifs, le rapport des styles littéraires au français national*, Paris Hachette-Littérature, 1974. Cf. aussi, sa somme ultérieure, *L'Institution du français – Essai sur le colinguisme des Carolingiens à la République*, PUF, Pratiques Théoriques, 1985, 421p., où la notion de « colinguisme » est extrêmement fructueuse pour l'analyse des textes littéraires francophones toujours ancrés dans au moins deux réalités linguistiques. Extrait de la 4^{ème} de couverture : « La reconnaissance de langues régionales et l'insertion durable de communautés étrangères sur le territoire national remettent en question le monopole culturel du français. (...) Mettant en lumière les conflits qui se nouent autour du pouvoir de traduction, il éclaire les enjeux actuels d'une démocratisation de l'écriture, de la parole et de la lecture. »

⁹ -Cf. p.151 de ma thèse, Christiane Achour, *Abécédaires en devenir*, Alger, ENAP, 1985, 607p.

¹⁰ - Sous la forme d'un fascicule austère de 30 pages des presses de l'ENAP à Alger, tiré à part de la communication faite par l'auteur au Premier Colloque National Algérien de la Culture, Alger, 29 mai-5 juin 1968, dûment annoté et souligné par mes soins pendant ces années ! Il a été réédité aux éditions de l'ENAP, en 1988 avec d'autres contributions, éparpillées jusque là dans des revues, sous le titre : *Ecrits didactiques sur la culture, l'histoire et la société*.

¹¹ - Sous-titre de cette communication (c'est moi qui souligne) : « Le préalable du terrain culturel et socio-économique et les exigences de la production artistique et littéraire »

¹² - Mostefa Lacheraf a été au centre d'au moins deux grandes polémiques, suscitées par ses écrits : en 1964-1965 dans les colonnes de la presse nationale sur l'écriture en langue française ; l'été 1977, dans les articles qu'il publie dans le quotidien national *El Moudjahid* pour donner son « programme » au nouveau poste où il vient d'être appelé en tant que Ministre de l'Education Nationale. Bête noire des conservateurs mais aussi de certains progressistes, il parvient à rester dix-huit mois à ce poste !

¹³ - Je mets entre guillemets les termes qui font débat et qui demandent éclaircissements. Ce n'est pas le lieu ici de s'y attarder.

« La valeur intrinsèque de la langue n'y est pour rien : c'est un tort et c'est la naïveté puérule du nationalisme que de la croire plus forte que les hommes, hors d'atteinte de l'arriération qui les frappe, séparée du sort qui leur est fait, capable d'acquérir par elle-même tous les caractères du développement scientifique moderne dans le contexte d'un pays notoirement reconnu comme sous-développé. »¹⁴

La langue étant le matériau de base de l'écriture littéraire, ces considérations linguistiques ne pouvaient que soutenir et informer ma propre démarche : d'autant que M. Lacheraf revenait avec insistance dans un article publié dans *El Djeich*, revue de l'ANP en 1974, sur l'importance de l'expérience de la revue *Souffles* et de son appréciation des tensions linguistiques héritées du colonialisme.¹⁵ Dans d'autres études, des exemples littéraires émaillaient ses propos.

Ainsi il m'aidait à affirmer une conception historique de la langue contre une conception essentialiste et à sortir le débat linguistique de l'expression littéraire des écrivains algériens ou d'autres écrivains « francophones » de l'impasse où les bloquait une position idéologique et affective plus que rationnelle et fondée sur l'observation attentive des faits. Le nationalisme linguistique répondait, dans des termes équivalents, à l'ethnocentrisme de la politique linguistique coloniale, en adoptant des positions subjectives et en ne tenant pas compte du travail de l'histoire. Je trouvais des échos conséquents de ces positions chez les sociolinguistes les plus éminents que je lisais, comme André Martinet :

« La diffusion d'une langue donnée n'est qu'une conséquence de l'expansion militaire, politique, religieuse, culturelle, économique ou, simplement, démographique de la nation dont elle est l'instrument linguistique. Une langue ne l'emporte pas sur ses rivales du fait de ses qualités intrinsèques, mais parce qu'elle est celle d'un peuple plus belliqueux, plus fanatique, plus cultivé, plus entreprenant ou plus prolifique. Rien dans la nature du latin, de l'arabe, de l'espagnol et de l'anglais ne les prédisposait à s'étendre aussi loin de leurs frontières originelles. »¹⁶

Qui dit langue et sa diffusion institutionnelle, dit instance de diffusion et, en conséquence, école.¹⁷ Face à un vide culturel et à une désertification de plus en plus programmée de la culture, l'opprimé réagit en s'emparant des outils qui sont dans son espace, fussent-ils ceux de l'opresseur :

« Les musulmans se rendirent compte que, pour leur émancipation, la voie de la violence était hasardeuse et que, somme toute, la voie de l'instruction lui était préférable. Au surplus,

¹⁴ - *L'Algérie, nation et société*, Maspero, 1965. Réédité plusieurs fois ; Mon édition de référence qui porte sur la couverture, S.N.E.D., Alger en 1974, 3^{ème} édition, p.316 et sq. - Cf. *Abécédaires en devenir*, op. cit., p.63.

¹⁵ - Mostefa Lacheraf a toujours su encourager les plus jeunes qui le sollicitaient pour les soutenir de sa plume et de ses convictions.

¹⁶ - Cf. *Abécédaires en devenir*, op. cit., p.113.

¹⁷ - Il faut aussi rappeler la lutte de Lacheraf pour proposer une école moderne et outillée en fonction des réalités et des potentialités, lutte sur laquelle nous n'avons pas encore toutes les informations rassemblées. Voir l'entretien réalisé en 2001 (et dont Lacheraf signe la relecture entre avril/mai 2001) par la revue *Tsouha*, sous le titre, « Au chevet de l'école », n°00 d'août-septembre 2002, Magazine bimestriel de la famille et de la société, Blida, pp.25 à 37.

Nous avons réalisé aussi, à la fin des années 80, un long entretien avec lui, Dalila Morsly et moi-même, qui n'a pas été publié. Par ailleurs, il faudra aussi, avec son autorisation, pouvoir faire état de passages entiers de correspondances, Lacheraf étant un extraordinaire épistolier, lorsqu'il écrivait à ses amis quand il était éloigné du pays, en particulier, lorsqu'il occupait ses fonctions diplomatiques en Amérique Latine.

l'opinion musulmane trouva un encouragement dans les milieux libéraux de la colonie européenne, notamment parmi les corps des instituteurs »,

écrit Ali Merad, idée que Lacheraf complète en avançant que les résistances face à l'enseignement français seraient tombées du fait de sa « laïcisation ».¹⁸

Toutefois conjointement et dialectiquement, M. Lacheraf conteste l'idée convenue de la déculturation des Algériens du fait de la perte ou de la dégradation de la langue et de la culture écrites en arabe et de leur adoption du français :

« L'aliénation même, dont on a tellement parlé par la suite, était inconcevable dans ce domaine. Les Algériens n'ont jamais cessé de parler leurs langues populaires, d'y fonder et d'y enrichir un humanisme parallèle d'expression orale. »¹⁹

Cette idée, exprimée si clairement dans cet ouvrage de 1965 et reprise dans d'autres articles, sera creusée, preuve multiples à l'appui si je puis dire, aussi bien dans la préface dont M. Lacheraf honorerait ma thèse que dans *Des noms et des lieux- Mémoires d'une Algérie oubliée*.²⁰ Il serait fastidieux de relever les pages où il revient avec insistance sur l'algérienité profonde qui puise sa sève dans un Maghreb rural, à la culture orale mais aussi écrite.

Ces résistances multiples et internes à la société algérienne colonisée, l'essayiste les analyse avec finesse. Face aux valeurs de sa société devenues inopérantes dans le nouveau système, plusieurs réactions à la culture dominante étaient possibles. Lacheraf insiste sur :

« 'l'auto-pédagogie' qui implique, en même temps qu'un ébranlement du substrat mental du passé, la recherche d'un équilibre difficile entre l'acquis ancien, désormais privé de son efficacité conventionnelle, et l'apport étranger non délibéré, presque fortuit, qui va constituer la seule règle du jeu social sinon politique. » Trois réactions sont donc possibles : un « compromis », un « effort contrarié d'autodidacte » et « un sentiment d'exaspération » car le colonisé est ballotté entre « l'impossible retour au passé et l'impossible présence à ce temps vécu du progrès » du contexte colonial.²¹

On aura reconnu dans les citations rappelées les pages décisives et qui n'ont rien perdu de leur justesse et de leur mordant du chapitre 11 de *L'Algérie, nation et société*, « Réflexions sociologiques sur le nationalisme et la culture en Algérie ». Elles font partie des grands textes de la décolonisation et de ce que l'on peut appeler plus volontiers aujourd'hui le postcolonialisme. De façon générale, on peut affirmer que Lacheraf a très tôt proposé une réflexion sur

¹⁸ - Cf. *Abécédaires en devenir*, op. cit., p. 163.

¹⁹ - Cf. *Abécédaires en devenir*, op. cit., p.348. C'est dans le même esprit qu'il me semble qu'on peut comprendre les pages qu'il consacre aux deux écoles (l'école coranique et l'école coloniale) dans *Des noms et des lieux*, op. cit., pp.27 et sq. Témoignage personnel assez différent de ceux que l'on peut avoir par ailleurs dans la littérature algérienne.

²⁰ - Dont il donnait à *Algérie Littérature/Action*, des pages en exclusivité, sur l'onomastique, n°22-23, juin-septembre 1998, pp.173 à 188.

²¹ - *Abécédaires en devenir*, op. cit., p.350. L'essayiste aura, à d'autres occasions, des mots très durs pour certains intellectuels francophones en particulier. Ainsi, à la p.318 d'*Algérie, nation et société*, il écrit : « ce déchirement solennel et prolixe d'intellectuels 'écartelés entre l'Orient et l'Occident', cliché (...) qui relève de l'exhibition esthétique plus que de la conscience. » Cf. p. 354 d'*Abécédaires en devenir*.

Il est utile, pour creuser cette idée, de revenir au chapitre IV des *Damnés de la terre* de Frantz Fanon où ce dernier analyse avec pertinence les différentes étapes du positionnement dans la culture de l'intellectuel colonisé.

l'histoire et la société en fonction des réalités vécues par le colonisé, mais en montrant ses résistances malgré les étouffements et les contradictions de sa position :

« Par-delà le colonialisme obscurantiste et rétrograde qui visait au figement et à la destruction de cette société désormais tenue captive, il y avait, chez les Algériens, les plus résolus à lutter contre l'occupant ou à lui résister, un éveil de nature objective, un réel intérêt concernant les techniques inconnues d'eux jusque là et encore hors de portée, les problèmes d'organisation sociale, en bref, la vie moderne et ses besoins, toute chose qu'ils prenaient de plus en plus l'habitude de considérer sous leur aspect universel, les séparant par instinct ou par alibi de nécessité, du colonialisme en tant que tel, puisque celui-ci les leur refusait sans pouvoir les empêcher d'en tirer au moins profit mental, à titre de modèle exemplaire mais lointain. »²²

Un essayiste « postcolonial » avant la lettre

L'épine dorsale de toutes les démonstrations qu'engage Lacheraf dans son premier ouvrage est la notion de résistance du colonisé.²³ Elle est si prégnante dans sa pensée qu'elle surgit sans surprise dans le titre de l'ouvrage qu'il publie chez Bouchène à Alger en 1989, *Algérie et Tiers Monde : agressions, résistances et solidarités intercontinentales*, où sa réflexion s'élargit à l'Amérique latine que l'écrivain connaît bien, à la Palestine, à l'Afrique du Sud.

Or lorsqu'on lit *Culture et Impérialisme* d'Edward W. Saïd dont les contributions sont élaborées dans les vingt dernières années du XX^e siècle, il montre qu'après *L'Orientalisme* qui l'avait fait connaître à l'échelle internationale, son désir a été d'élargir son projet pour « dessiner une topographie générale des rapports entre l'Occident moderne et ses territoires d'outre-mer. »²⁴ Il est frappé par un fait : il y a toujours eu résistance à l'arrivée de l'homme blanc :

« C'est cela que je n'avais pas abordé dans *L'Orientalisme* – cette réaction à la domination occidentale, dont l'apogée a été le gigantesque mouvement de décolonisation dans tout le tiers monde - (...) Jamais la « rencontre impériale » n'a confronté un Occidental plein d'allant à un indigène hébété ou inerte : il y a toujours eu une forme quelconque de résistance active, et, dans l'immense majorité des cas, elle a fini par l'emporter. »²⁵

Aussi l'objet de son second livre est de mettre en relation de contradiction et de tension les forces intellectuelles prises dans la même aventure impériale :

« Ignorer ou négliger l'expérience superposée des Orientaux et des Occidentaux, l'interdépendance des terrains culturels où colonisateurs et colonisés ont coexisté et se sont affrontés avec des projections autant qu'avec des *géographies, histoires et narrations rivales*, c'est manquer l'essentiel de ce qui se passe dans le monde depuis un siècle. »²⁶

L'expérience de l'Empire est commune à tous – étant entendu que la notion de « superposition » est à associer à celle de « rivalité »-, elle appartient conjointement aux dominants et aux dominés. Cette perspective ne peut être

²² - *L'Algérie, nation et société*, op. cit., p.317 – Cf. *Abécédaires en devenir*, op. cit., p.201.

²³ - Elle est à la base des citations faites de Lacheraf dans *Abécédaires en devenir*, op. cit., aux pp. 74, 144, 156, 160 par exemple. On aura compris qu'au-delà des citations, elle nourrit ma réflexion d'ensemble.

²⁴ - *Culture et impérialisme*, Fayard et Le Monde diplomatique, 2000, p.11.

²⁵ - *Culture et impérialisme*, op. cit., p.12.

²⁶ - *Culture et impérialisme*, op. cit., p.23. C'est moi qui souligne.

comprise comme l'affirmation d'une détermination mécanique entre création et idéologie mais comme la prise en charge de l'ancrage profond de l'œuvre dans l'histoire car « la culture et ses formes esthétiques viennent de l'expérience historique. »

Aussi, n'est-on pas étonné que, dans le chapitre plus entièrement consacré à l'Algérie à travers la « figure tardive de l'impérialisme » qu'est, pour Saïd, Albert Camus, il cite longuement Mostefa Lacheraf²⁷, chose tellement rare dans les études critiques depuis la parution de *L'Algérie, nation et société*, qu'il n'est pas inutile de la souligner. En y réfléchissant, ce n'est pas étonnant si l'on veut bien reconnaître dans la démarche de Lacheraf ce qui fait l'intérêt de la recherche en études postcoloniales dont Saïd représente un des critiques éminents. Cette manière de lire l'histoire sous l'éclairage de l'expérience conjointe, contradictoire mais nécessairement liée des uns et des autres explique peut-être la difficulté pour E. Saïd de traverser l'Atlantique comme celle qui a toujours été celle de Lacheraf de traverser la Méditerranée. En effet, rares sont les chercheurs en littérature maghrébine qui inclut dans leur bibliographie critique les œuvres de Lacheraf qu'ils étudient la littérature écrite en langue française ou la littérature orale²⁸ à laquelle nous voudrions nous intéresser maintenant.

Folklore, Culture et oralité

« Bien souvent, la vénération du passé en tant que tel, exclut la continuité de l'effort par laquelle la tradition doit être nécessairement actualisée, revitalisée, présente parmi nous, et doit échapper, donc à cette pieuse nostalgie de l'ère révolue à ce sanctuaire, objet de toutes nos pensées mais d'aucun de nos actes créateurs »

En 1953, Mostefa Lacheraf a publié chez Seghers, *Chansons des jeunes filles arabes*, recueil composé de traductions de pièces de cette poésie orale féminine citadine connue, selon les régions, sous l'appellation de *buqala*, *hawfi* ou *'aroubi*. Il avait déjà publié en 1947, dans *Les Cahiers du Sud*, « Petits Poèmes d'Alger ». Un extrait de sa présentation souligne son intérêt pour le pouvoir symbolique de la langue :

« La langue est d'ailleurs belle, d'une chaleur et d'une justesse d'évocation dont seules les femmes de chez nous ont le secret. Elle mérite, plus que nulle autre, le nom de 'langue maternelle', c'est-à-dire féminine par excellence, expression créatrice, source première, inaltérée, généreuse. Elle arrive à traduire, avec un rare bonheur, la fantaisie lyrique et le rêve – où baignent quelques-unes de ces pièces - mieux que ne le ferait celle des hommes, généralement plus sentencieuse, érudite et réaliste. »

²⁷ - *Culture et impérialisme*, op. cit., p. 263-264 (même s'il y a une petite erreur biographique concernant Lacheraf, « professeur à l'université d'Alger après l'indépendance »)

²⁸ - Deux exemples parmi d'autres : dans le numéro « Écritures et oralité au Maghreb » de la *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, Aix-en Provence, n°22, 1976, aucun article ne cite Lacheraf et plus particulièrement aucun des deux articles sur l'oralité et le conte qui le passent complètement sous silence. Cf. l'Anthologie, excellente par ailleurs, *Les littératures francophones depuis 1945*, Bordas, 1986 où la partie « Algérie » est proposée par J-L. Joubert, il n'y a aucune mention de Lacheraf des pp.175 à 204. J'ai pu souvent constater combien les travaux de Lacheraf étaient méconnus. Ou totalement ignorés.

Ce travail de recherche, d'érudition et de jubilation, d'une certaine façon, participe à un mouvement sensible chez quelques intellectuels de cette époque qui choisissent de faire revivre leur culture en la traduisant et l'adaptant en langue française. C'est encore une publication introuvable de l'écrivain ! Nous avons essayé de lui redonner une modeste actualité éditoriale en la re-publiant dans la revue *Algérie Littérature/Action*, d'avril-mai 1998.²⁹ Approuvant pleinement cette réédition,³⁰ Mostefa Lacheraf l'enrichissait d'un texte introductif en redonnant au recueil le titre que lui avait refusé Seghers, *Chansons des jeunes filles algériennes*.³¹ Il rappelle la patiente collecte auprès « de proches parentes de la lignée maternelle dépositaires de l'héritage « lyrique » de l'ancienne citadinité maghrébo-andalouse ».³²

Dans sa note d'avril 1998, M. Lacheraf, après avoir rendu hommage à P. Seghers, rapporte que le témoignage le plus significatif, pour lui, « parce qu'il concerne le caractère de l'œuvre et sa symbolique culturelle » fut la lettre que lui écrivait Gaston Bachelard en janvier 1954.

« Ce savant physicien et penseur, auteur de *L'Expérience de l'espace dans la physique contemporaine*, de *La dialectique de la durée*, de *La poétique de la rêverie*, de *La Psychanalyse du feu*, de *L'Eau et les rêves* et autres œuvres marquantes, me dit en particulier dans la lettre que je conserve toujours :

« ... en vous lisant, j'ai des impressions de solitude. Et je comprends l'attente et le tourment

*Lys, ô lys !
Toi qui t'élèves sans rameaux
Au jardin irons te voir
Et nos peines dissiperons !*

Une seule fleur est ici une oasis. Et c'est la fleur qu'on voudrait cueillir et que seulement on va voir.

Quelle belle dialectique aussi dans ces chansons de l'amour timide et fier. »

Si l'engagement total du militant Lacheraf dans la résistance au colonialisme lui avait laissé le temps de continuer dans une voie qui était manifestement la sienne alors - écriture de poèmes, traduction en français des « chansons », début d'un roman inachevé et réflexion continue sur le folklore et la littérature -, on peut penser qu'il se serait engagé encore plus profondément dans l'exploration de cette relation de la littérature à l'anthropologie culturelle. Il est un précurseur de ce que l'on nomme de plus en plus fréquemment aujourd'hui « l'anthropoïesis »³³ qui s'interroge sur la frontière très indécise entre collectes folkloriques et écriture littéraire : c'est-à-dire saisir comment des écrivains, délibérément ou non, nourrissent leurs textes de leurs connaissances anthropologiques, sociales et culturelles d'un groupe donné en réintroduisant

²⁹ - N°20-21, pp.125 à 143.

³⁰ - Tant pour que son texte ait une nouvelle « vie » que pour soutenir cette nouvelle publication. Cf. notre note 15.

³¹ - La substitution du qualifiant « algériennes » par celui d'« arabes » est tout de même éloquente.

³² - *Algérie Littérature/Action*, art. cit. p.125. Cette « Note de rappel pour une re-publication » est à lire attentivement.

³³ - Qui a bien quelque chose à voir avec la fameuse « oraliture » des créolistes s'inspirant de propositions d'E. Glissant.

l'oralité dans le texte contemporain et faisant sentir le retour de la voix en littérature. Cette orientation me semble éclairer le style et le ton très particulier de la prose narrative de Mostefa Lacheraf.

Je prendrai un premier exemple : celui du texte qu'il confie à Jean Sénac pour publication et qui ouvre un numéro spécial « Algérie » de février 1957 de la revue de Subervie à Rodez, *Entretiens sur les lettres et les arts*, « Le jeu de Gaïr ou l'arbre à sept branches ». La présence d'une voix est sensible dans cette histoire du Sud algérien dont une note précise qu'elle a lieu entre 1864-1870. Pour rester dans la veine féminine, si chère à Lacheraf, je donnerai simplement un extrait de « l'auto-portrait » de la narratrice :

« J'étais une enfant à la tête légère, une petite fille qu'on croyait dépourvue de cœur et d'attention. Cette fête, à laquelle mon père avait été convié au plus fort de la saison, alors que les hommes retenus, loin du campement, moissonnaient ou gardaient leurs troupeaux, ce départ qui ne ressemblait à aucun autre, celui d'un chef sans escorte, pressé de sortir de cet ennui, courant presque vers les jeux qui le délivreraient de l'inaction, et cependant mélancolique : je voyais tout cela et ne pouvais le dire. Je craignais qu'en le faisant, je ne parlasse de malheur. Des vieilles femmes m'avaient même dit que mes yeux noirs regardaient toujours « au-delà des signes ». On m'avait tracé un tatouage bleu sur le front pour rompre ce qu'on croyait être un lien avec le monde des esprits. Ce qui m'avait frappé, depuis longtemps, c'était un dessin, une ébauche de dessin angulaire au ton vif qui tranchait sur les lignes et les gammes harmonieuses d'un tapis. Le tapis, je le voyais tous les jours et m'attirait davantage ce motif que la tisseuse n'avait pas répété et qui semblait être un défaut, chargé, pourtant, de tout le charme des choses naïves. Il n'appartenait pas à la décoration ordinaire et représentait, approximativement, d'ailleurs, ce qu'on appelle dans notre art, une rivière. Le ton en était rouge, d'un rouge frais et vibrant, alors que les autres dessins, plus achevés, poussant leur mouvement comme un fleuve gorgé d'eau, avaient des angles moins nets et un ton noir, passé. Derrière ce tronçon cette rivière rouge, jamais vue, la tisseuse avait accroché sommairement, à l'aide de quelques fils verts, une sorte d'arbre à sept branches.

On ne retrouvait cet arbre nulle part ailleurs sur le tapis. Sa base partait de la rivière... »³⁴

Très belle évocation littéraire tout autant qu'anthropologique et qui en dit long sur l'acuité de l'observation de l'écrivain, toujours à la recherche du détail qui n'appartient pas « à la décoration ordinaire » !

Le second exemple date aussi de 1953 – année des *Chansons des jeunes filles algériennes*, année d'écriture du *Jeu du Gaïr* -, c'est le début du roman que Lacheraf n'a jamais terminé et dont il nous autorisa à publier un extrait dans le recueil, *Contes algériens*.³⁵ Reprenons la présentation qui en fut faite en introduction du recueil :

« Mostefa Lacheraf insère un conte dans l'écriture romanesque. Dans un chapitre du début, le héros, Lamged, se souvient d'une légende contée par sa grand-mère, légende qui touche de près son amie d'enfance, Om-El-Ezz : se joue alors une partition subtile entre l'ancestral et l'actuel, entre la légende et l'histoire qui donne une mélodie confuse où les voix divergentes, souterraines et clandestines de l'Algérie font entendre leur présence irrépressible. Citation donc d'un conte mais citation intimement mêlée au présent de l'histoire narrée et par là même

³⁴ - Art. cit., pp.10-11. L'histoire elle-même figure de la p. 5 à 16 et est datée de 1953.

³⁵ - L'Harmattan, 1989 – Présentation et choix par Christiane Achour et Zineb Ali Benali. Réédité à Constantine, Médiaplus en 1995 et 2005. Ce recueil regroupe des « contes » extrait de romans contemporains et des contes transcrits, adaptés en français par des étudiants de l'université d'Alger et de Constantine entre 1985 et 1987. Dans cette partie, M. Lacheraf a aussi autorisé la reprise du conte publié dans le n°24 de la revue *Simoun*, en 1957, « Le chasseur, la femme et les trois fauves ».

interprétation d'un héritage réassumé et non accepté par simple adhésion, (...) appropriation dynamique de la culture du passé qui fait des productions anciennes, non des objets de musée mais des ferments du présent (...) »³⁶

Je dois au témoignage de dire que Mostefa Lacheraf m'a toujours « tarabustée » dans les années suivantes pour que je poursuive la recherche sur le conte et qu'en partie, j'ai suivi cette incitation³⁷ car sa communication au colloque de 1968 posait un cadre toujours efficient aujourd'hui pour mener sans passéisme ni conservatisme ou conventionnalisme ce genre de recherche, indispensable dans l'analyse des ensembles littéraires des ex-colonies. A propos du « folklore » on peut y relever cet extrait :

« Le considérer, toutes affaires cessantes, comme une *Action Culturelle de masse* dans un pays déculturé, c'est faire fausse route, céder abusivement au mimétisme et retarder la naissance concrète et structurée d'une culture socialiste avec tout l'outillage qu'elle implique. Cependant, il ne serait pas mauvais que des folkloristes dûment formés, équipés, et connaissant bien nos langues populaires, s'attellent à la tâche ardue et méritoire de sauver de l'oubli des trésors de la culture d'expression orale : contes, récits, légendes, chroniques, poèmes, complaintes, mélodies, airs de danses, chorégraphie, etc. »

Ainsi Lacheraf distingue nettement deux manières d'envisager le folklore :

« Le folklore en tant que culture populaire adjuvant de la culture écrite et de l'esthétique nationale (...) du folklore en tant que divertissement improvisé charriant des impuretés d'inspiration et d'influences extra-culturelles. »

Cette réflexion est une constante et il y revient dans *Des noms et des lieux*, par exemple dans le passage concernant les prénoms donnés aujourd'hui aux nouvelles-nées en Algérie et à la toponymie, pages assez savoureuses, il faut le dire !³⁸ Le texte de 1968 n'en reste pas moins essentiel et devrait être lu par tous les analystes de la culture et de la littérature algériennes.

Il me faut signaler enfin le Mostefa Lacheraf, préfacier, lui-même s'expliquant très clairement sur ce type d'écriture qu'il a pratiqué pour certains ouvrages lorsqu'il a été sollicité pour le faire³⁹, le plus souvent pour des amis comme Jean Sénac et Anna Greki lors de la sortie d'un recueil poétique, *Matinale de mon peuple* (en 1961) et *Algérie, Capitale Alger* (en 1963), pour la réédition en Algérie, en 1986 de *Décoloniser l'Histoire* de Mohammed-Cherif Sahli et pour l'anniversaire de *Nedjma* pour Kateb Yacine.⁴⁰ L'essayiste ajoute des titres qui n'existaient pas dans les éditions premières et explique : « Ils ont été ajoutés pour

³⁶ - *Contes algériens*, op. cit., p.8. L'extrait du roman, au titre provisoire, *Amitié des hommes*, figure des pp.19 à 24.

³⁷ - Elargissant mon propos à d'autres aires littéraires francophones comme les Antilles et le Machrek.

³⁸ - « Noms de femmes, venus d'ailleurs... » et « Lieux-dits et noms de villes », op. cit., pp.163 à 167. Mémoire vivace des « colères » pleines d'affection de Mostefa Lacheraf quand un jeune père dût retourner dare-dare à la mairie changer le prénom de sa fille « Isma » en « Asma » avec notice sur « Asma » à l'appui, de la main de l'écrivain, précieux legs pour cette petite Algérienne.

³⁹ - Mostefa Lacheraf, *Littératures de combat – Essais d'introduction : études et préfaces*, Alger, Bouchène, 1991, 144p.

⁴⁰ - Précisons que, pour ce dernier, ce n'est pas exactement une préface mais un texte de souvenir et d'analyse pour l'anniversaire des trente ans de *Nedjma*.

la circonstance en vue d'une indication plus explicite des sujets traités et en l'absence du contenu des livres préfacés. »⁴¹

La longue préface qu'il écrivit lors de l'édition de ma thèse est une réflexion qui l'ancre dans l'Histoire de l'Algérie et la dépasse largement puisqu'elle l'enrichit d'un témoignage sur l'époque et qu'elle poursuit la réflexion de l'écrivain sur la culture. La seule chose que je puis dire, c'est qu'elle fut pour moi une « reconnaissance » de mon travail, plus importante à mes yeux que celle de mon jury de thèse...

Une autre préface est aussi à citer, postérieure à *Littératures de combat*, celle qu'il écrit pour le récit autobiographique de Belgacem Aït Ouyahia, *Pierres et Lumières*, en 1999 qui est tout à la fois hommage à un ami mais aussi reprise de ses thèmes de prédilection :

« Nous voyons se dégager, en effet, loin des amalgames idéologiques anti-algériens et les faux-semblants de la religiosité tactique, une tradition qui avait été perdue depuis l'indépendance et relative à la connaissance, sur le terrain et par la mémoire, de ce très vieux pays. Une tradition de la **véracité** qui est aux antipodes du conservatisme et de la complaisance et rend plus fidèle aux siens le visage d'une Algérie attachante et diverse (...) un pays qui affabule son histoire et tourne le dos à sa géographie faute de savoir se situer de façon adéquate dans l'espace et le temps. »⁴²

Ce discours préfaciel constitue un véritable corpus qui peut donner lieu à un beau travail de recherche.

Devant une telle abondance et une telle richesse d'écrits autour du seul sujet que j'ai voulu solliciter la littérature et la langue, je me suis toujours interrogée sur la réduction à quelques propositions lapidaires qui était faite de l'apport de Lacheraf : réduction à quelques-unes de ses avancées et occultation de la complexité d'une pensée et de la diversité des registres d'expression.

Cela tient en partie, me semble-t-il, à cette position si particulière de militant nationaliste – au sens noble qui était le sien avant 1962 -, pris entre sa rigueur d'intellectuel et ses interventions plus institutionnelles.

Cela tient surtout à l'exigence qu'il demande au lecteur pour le suivre et le lire. Comme tout penseur conséquent, comme tout écrivain qui ne fait pas de concession à la facilité, comme tout intellectuel ayant un bagage culturel impressionnant, Mostefa Lacheraf ne se lit pas comme on lit un polar. Son lexique, sa syntaxe très particulière et le rythme de sa phrase, la qualité et la diversité de ses références obligent à une attention extrême et à un effort constant. Dans ses écrits réflexifs, sa pensée est en auto-construction au fur et à mesure de son exposition et cela se traduit par des parenthèses et des incises souvent longues ; par des autocitations aussi car l'essayiste revient volontiers sur ses écrits antérieurs pour les confirmer, les remettre en question ou les approfondir. Conscient de cette difficulté, il tente par des titres longs de « tenir » l'axe principal pour ne pas perdre son lecteur ! Il faut noter aussi la prudence du chercheur dans le traitement du sujet qui l'oblige à le contextualiser en dessinant des cercles concentriques pouvant être larges pour parvenir à cerner son sujet et pour lui donner une profondeur que l'objet d'étude, parfois, ne laissait pas supposer. Lacheraf met en pratique, en quelque sorte, sa propre définition de

⁴¹ - *Littératures de combat*, op. cit., p.17.

⁴² - Alger, Casbah éditions, pp. 5-6.

l'intellectuel du Tiers Monde, de « l'intellectuel patriote » dont le rôle consiste « à transformer radicalement, en faveur des exploités (...) un « humanisme hypocrite et factice »⁴³ ; d'associer à ce style pesant, car pesant soigneusement chaque mot, des percées acerbes ou acérées – que le lecteur, cette fois, ne rate pas -, comme autant de banderilles fléchant les discours gelés et la langue de bois. On pourrait appliquer à l'ensemble de la démarche de Lacheraf un de ses propres énoncés : « se définir contre les séductions insidieuses des nostalgies ; contre les utopies ; contre l'auto-satisfaction et les défaitismes. »⁴⁴

« Les enfants prodiges ne sont pas toujours ceux qui reviennent
Le cœur entier.
Ils sont là, foulant le seuil
Mais leurs yeux suivent, ailleurs
Les chemins inutiles qui se jouent dans l'espace
Les chemins essoufflés qui ne vont jamais loin
Les chemins retracés dans le sable et la mer
Les chemins resurgis dans leurs jeunes mémoires,
Au point du jour
Comme un assaut de branches dans le soleil léger
Et déjà le retour
Est si près du départ !

Les enfants prodiges ne sont pas toujours ceux qui reviennent
Leur visage est tourné vers les chemins absents
Les chemins de partout
Et quand ils poussent la porte pour rentrer chez eux
Ils n'ont plus de visage
Et la mère attentive ne les reconnaît pas ! »

Ce poème, « Les Enfants prodiges », a été écrit par Lacheraf en septembre 1952 : peu importe, pour aujourd'hui, les circonstances de son écriture. Un poème, comme toute parole littéraire, est porteur de polysémie et chaque lecteur peut y investir des significations.

Puisse ce livre être le signe du retour chez lui – « chez lui », bien évidemment dans le sens d'inscription dans la pensée algérienne, maghrébine et universelle -, du poète, du traducteur, de l'essayiste, de l'écrivain Mostefa Lacheraf ; du dessin à nouveau mieux approché de son visage et d'une reconnaissance qui ne soit pas hagiographique mais étape du travail d'information et de compréhension de notre réel. « Prodiges de savoir » donc transmetteur pour peu qu'on aille vers ces milliers de pages qu'il a écrites, Mostefa Lacheraf le fut et, grâce à ses écrits, tous ses écrits, le reste.

⁴³ - *Algérie et Tiers Monde*, op. cit. p. 210.

⁴⁴ - *Algérie et Tiers Monde*, op. cit. p. 151.